

# Les Berges Du Fleuve Endormi

Klervi Giannettini



Klervi Giannettini

# Les Berges Du Fleuve Endormi

© Klervi Giannettini, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9321-8

Image : Shutterstock/VectorCraft Studio

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mon père,*

# I

J'ai encore marché toute la nuit sur les berges endormies de la Seine, longeant les monstres de pierres parfois jolis et dans lesquels nous vivons. J'ai aperçu des lumières vaciller aux fenêtres, des lueurs de cigarettes sur les balcons. J'ai écorché la peau de mes pieds et les semelles de mes chaussures, j'ai forcé sur les muscles vieillissants de mes jambes engourdis et cinquantenaires. J'ai pleuré à l'entrée condamnée des parcs que l'on ferme la nuit, par peur que des ombres comme moi viennent y dormir. J'ai traversé Saint Germain et ses petites rues pavées sans n'y croiser personne. Pas un mouvement, de la rue du Four aux quais de Seine, rien. Cette nuit encore je n'ai pas trouvé ce que je cherche en vain.

Seul, je suis rentré chez moi pour m'y coucher.

Vers six heures vingt le lendemain matin, mon réveil sonne.

Je m'éveille doucement, douloureusement. Une envie de mourir m'envahit, comme chaque matin. Je ne veux pas me lever, je ne veux pas marcher. Je ne veux pas ou je ne peux pas, ça, je ne le sais pas. Mais chaque jour, je veux mourir quand on me réveille.

Je pourrais dormir encore, rêver encore et être bien encore. Alors pourquoi se réveiller ? Et puis quoi ? Et si ? Et si je n'y allais plus ? Et si je ne me lève pas ? Que va-t-il se passer ? Probablement rien, le chômage, la liberté, les matinées sans métro, sans souci, sans personne. Pourtant mon corps ne lutte pas vraiment, il devient lâche et se laisse faire par les obligations. J'ose enfin me lever. Il fait froid en dehors de mon lit.

J'ai peur en dehors de mes rêves. Que va-t-il se passer aujourd'hui ? Encore, je me le demande. Je pose mes pieds nus sur le carrelage gelé que je ne chauffe plus depuis des mois. Il fait froid partout, dedans comme dehors, rien chez moi n'échappe au vent de l'hiver. J'avance tout de même jusque dans ma cuisine, je veux toujours mourir. Et si ? Et si je n'y allais pas ?

Je fais couler mon café. J'ai moins froid, je le bois avec joie. L'amertume me réveille. Je ne veux plus mourir. Encore une fois, le café me sauve la vie, la journée. Une fois assis, je jette un coup d'œil inquiet à mon téléphone – depuis

cinq jours ma fille refuse de me répondre. Il est des rancœurs qui ne s'estompent pas. Rater un discours, un événement essentiel aux yeux de son enfant – il est des erreurs que l'on ne répare jamais. Elle ne me pardonnera pas aujourd'hui. Elle m'adressera la parole à nouveau mais jusqu'à sa mort, elle se souviendra de mon absence. Je le sais.

Moi-même, je n'ai jamais pu oublier celle de mon père les soirs de premières. Il a beau être mort, je lui demande encore de me l'expliquer : pour quelles raisons si importantes a-t-il pu ignorer ces heures de gloire que j'avais tant attendues. Je le questionne en regardant l'étoile que lui ai attribué, en fixant ses yeux sur les photos que l'on a gravées sur sa tombe.

Alors je la comprends.

Ma fille m'a dit qu'elle ne m'aimait plus – sûrement est-ce vrai. Du moins, elle ne m'estime plus comme la semaine dernière. Je l'ai bien mérité. Je ne veux plus y penser, ces regrets trop récents me donnent une violente nausée. Toujours assis sur ma chaise de bois, j'abandonne mon énergie naissante. Je veux dormir. Je veux souvent dormir. Le matin, le midi, le soir et surtout la nuit, là où le sommeil m'échappe. Dormir pour rêver. Pour oublier, mettre de côté les problèmes et les peines. Oui, je suis fatigué, les jours sont denses et me semblent si longs. Je marche trop, je vis trop, je ne dors pas. Souvent je rêve. Mais rêver c'est travailler aussi. C'est la mise en abyme de tout ce que l'on a entendu, vu ou lu. C'est l'imaginer sans le vivre vraiment. C'est beau mais c'est court. Le rêveur se lève et le rêve se meurt. Ça c'est moche.

Alors moi je voudrais rêver pour que ce soit beau, toujours. Je n'ai pas encore abandonné cette naïveté enfantine. La nuit brille davantage et je n'y dors pas, je m'y promène. Forcément, les réveils sont difficiles, l'âge n'arrange rien, et quitter mon oreiller me semble être devenu un acte proche de l'Enfer. Je ne prends plus aucun plaisir à voir le soleil se lever. Les seuls instants où je parviens à respirer sont ceux que j'accepte encore de vivre chaque jour lorsque je me glisse dehors. Je traverse la cour de mon immeuble et je débarque sur les quais en quelques minutes. Je fais résonner les musiques et les paroles que j'aime tant dans le bas-fond de mes tympans. Je commence à marcher lentement pour aller traverser le pont des Arts et rejoindre les labyrinthes du Châtelet. J'y prends un puis deux métros. Pendant ce temps, le soleil n'est pas encore levé, seuls les lampadaires éclairent mon chemin. Je n'en aurai pas besoin. Ce chemin, je le connais par cœur. C'est celui que j'emprunte chaque matin et chaque soir.

Le bonheur qui me reste est celui de voir quelqu'un passer près de moi. Là, ma vie s'arrête un peu. Croiser quelqu'un, une vie, un moment. C'est comme se trouver face à un mur de marbre, on n'en voit que la façade et pourtant, un monde se cache derrière. Des amis, des amours, des larmes, des rêves, des ambitions, des chagrins, des douleurs.

Je voudrais savoir pour pouvoir dire « *moi aussi* ».

Mais ce n'est qu'un moment. Un instant déjà évaporé et bien loin, qui m'échappe toujours et que j'attendrais de revivre le lendemain.

Pour le reste, c'est la même routine qui a fini par me lasser. Le froid humide des rues, la chaleur insolente dans les rames de métros en retards, blindés et qui se déplacent dans un infernal vacarme. Enfermé entre l'aisselle détrempée d'un gros monsieur, la main moite d'une mère qui hurle sur son enfant qui me marche sur les pieds et, entre les corps trop proches de mes dix autres voisins de wagon, je parviens tout de même à faire ma lecture du matin. Avec le temps c'est une habitude que j'ai refusé de perdre ou de remplacer par l'écran hypnotisant de mon téléphone. Je n'ai pas fait grand-chose dans ma vie, pas grand-chose de ma vie, mais j'ai lu. Bien sûr, mes parents avaient lu pour moi, leur bibliothèque continuait de s'agrandir d'années en années et moi, je courrais vers la dernière page du dernier livre qu'ils venaient d'acquérir. Mon père m'en faisait la lecture, dans notre salon, sur son fauteuil de satin rouge et vert. J'avais pour habitude de m'asseoir à ses pieds, la tête posée sur ses jambes. Sa main me caressait les cheveux tendrement et sa voix me contait les aventures des personnages du livre qu'il tenait.

C'est ainsi qu'à dix ans je connaissais déjà Gary, Camus, Sartre, Proust, Stendhal, Hemingway, Modiano, Duras, Yourcenar, Bukowski, Shakespeare, Bergson et tous ceux que mon père considérait comme étant essentiels à la bonne formation du cerveau humain.

Je m'imaginai pilote, prince, poète, alcoolique, traînant dans les bars et les ruelles noires. Je m'imaginai femme indépendante, juste, suicidaire, dramaturge ou encore jeune homme errant sur les grands boulevards. Mon imagination regorgeait de ces personnages que mon père me décrivait et dont ma mère me parlait afin de m'apprendre « *les choses de la vie* » me disait-elle. J'ai eu cette chance, très tôt, d'avoir lu et d'avoir connu la vie à travers les yeux de ces grands écrivains. Alors pour honorer cet effort fait par mes parents, je continue

mes lectures et mes relectures de ces chefs-d'œuvre qui les faisaient vibrer le jour comme la nuit.

Assis ou debout, en équilibre sur une jambe ou la tête enfoncée dans les portes du métro, je lis encore ces pages jaunies. Dans ce tourbillon littéraire, j'oublie un peu que le reste de ma vie est vide, noir, j'oublie que personne ne m'attend le soir et que je continuerai longtemps à marcher seul sur les trottoirs. Je voyage un moment avant de retomber très bas, dans le sensible, dans l'anesthésie que je force au fond de mon cœur. Aujourd'hui, je me suis senti trop las et trop faible pour entrer dans l'ancre grandiloquente et épuisante d'un roman. J'ai préféré la poésie rangée dans un petit recueil, pour ne pas avoir le vertige de la phrase qui en dit trop, qui dit vrai et qui s'étend parfois sur plusieurs pages sans que l'on puisse la contredire.

Le poème est plus rassurant, une ballade, un sentier dont on aperçoit la fin très vite – sans peur de s'y perdre. Mon choix s'est porté sur un petit livre rouge qui avait appartenu aux poches de mon père pendant plus de vingt-ans. Il n'allait nulle part sans ce petit ouvrage « *qui m'éclaire et me donne des repères dans ces rues pleines d'hommes et de femmes que je ne comprends plus* » avait-il dit un jour pour me faire comprendre qu'il ne me le prêterait pas – jamais.

Ce petit livre fit donc partie de son héritage. Le plus précieux à mes yeux – passant avant même le bel appartement en pierre bâtie de Saint Germain. Dans ce recueil se trouvent les meilleurs poèmes de Charles Bukowski – l'idéal poète selon mes parents qui ne cessaient de m'en lire les vers avant que je ne sombre dans mon sommeil d'enfant. Ils n'eurent jamais peur de me dire la vérité sur le monde et ses habitants. De ces soirées à les écouter me réciter cette poésie, je me souviens d'un texte qui me reste sur le cœur et que je lis à l'instant même – suspendu dans l'air, sur les rails ouverts de la ligne numéro six.

<sup>1</sup> « *Les vieilles serveuses aux cheveux gris*

*Dans les cafés le soir*

*Ont baissé les bras,*

*Et alors que je marche sur le trottoir de la lumière*

*Et que je regarde à travers les fenêtres des maisons de retraite*

*Je peux voir que ce n'est plus en eux.*

*Je vois des gens assis sur les bancs des parcs  
Et je vois à la manière dont ils sont assis et à leurs yeux  
Que c'est parti  
Je vois des gens conduire des voitures  
Et je vois à la façon  
Qu'ils conduisent leur voiture  
Qu'ils n'aiment pas et ne sont pas aimés  
Ni ne considèrent le sexe  
Tout cela est oublié  
Comme un vieux film.  
Je vois des gens dans les grands magasins et les supermarchés.  
Marchant dans les allées  
Acheter des choses  
Et je peux voir à la façon dont leurs vêtements  
Leur vont et à la façon dont ils marchent  
Et par leurs visages et leurs yeux  
Qu'ils ne se soucient de rien  
Et que rien ne se soucie d'eux.  
Je vois une centaine de personnes par jour  
Qui ont abandonné tout espoir.  
Si je vais à l'hippodrome ou à un événement sportif  
Je peux voir des milliers de personnes qui ne ressentent rien pour rien  
Ou pour personne  
Et qui n'obtiennent aucun sentiment en retour.*

*Partout, je vois ceux qui  
Ne désirent rien d'autre que de la nourriture, un abri et des vêtements :  
Ils se concentrent sur cela,  
Sans rêve.  
Je ne comprends pas pourquoi ces gens  
Ne disparaissent pas  
Je ne comprends pas pourquoi ces gens  
N'expirent pas  
Pourquoi les nuages ne les assassinent pas  
Pourquoi les chiens ne les assassinent pas  
Ou pourquoi les fleurs et les enfants ne les assassinent pas.  
Je ne comprends pas.  
Je suppose qu'ils sont meurtris  
Pourtant, je n'arrive pas à me faire à l'idée  
Au fait qu'ils soient là  
Parce qu'ils sont si nombreux.  
Chaque jour,  
Chaque nuit,  
Ils sont plus nombreux  
Dans les métros et  
Dans les immeubles et  
Dans les parcs  
Ils n'ont pas peur  
De ne pas aimer*